

Serge Nerac

## Poivre et Sel





# Poivre et Sel

Serge Nerac

# Poivre et Sel

© Nerac, 2001

## Le pari

Vincent montra son badge et se dirigea vers le petit pavillon en préfabriqué attenant au bâtiment principal.

- Salut Pierrot.

Pierrot regarda par-dessus ses lunettes.

- Salut.

Ils étaient les premiers. Pierrot avait la quarantaine mais on lui aurait donné au moins quinze ans de plus. Il arrivait tôt le matin pour faire du rabe et se libérer en avance en fin de semaine. Il avait déjà trois moteurs d'assemblés. Il pipait pas un mot et enfilait les rotors dans les stators, vissait le bloc cylindre, posait trois points de soudure et envoyait une giclée de graisse avec la burette. Entre deux moteurs, il lissait sa moustache, jetait un coup d'œil par la vitre en plastique et passait au suivant.

A neuf heures, il allumerait son poste pour écouter les informations et peut-être se lèverait pour aller pisser.

La pièce puait la graisse, le lubrifiant, les copeaux métalliques et la crasse incrustée dans chaque parcelle de chaque chose.

Vincent accrocha son blouson à la place de la blouse grise et vint s'asseoir à son poste de montage. Le chariot débordait de carcasses. Il avait accumulé des jours entiers de retard. Il allait vite bâcler tout ça. De toutes façons, les moteurs d'avions, il en avait rien à foutre. Il avait jamais mis les pieds dans un aéroport.

Bébert et Jo allaient plus tarder à se pointer. En fait, Jo s'appelait pas Jo, mais il trouvait ça plus chic, il y tenait vraiment. Vincent connaissait pas son vrai nom. Peut-être qu'il s'appelait Georges, mais il aurait rien pu affirmer.

Tous les matins, Jo se ramenait avec un nouveau bouquin de cul. Il le feuilletait avec des

yeux ronds, le regard en alerte et puis le passait aux autres. Les autres crachaient pas dessus, ils faisaient des commentaires sur les nanas, leur valeur respective. Ils s'étaient même constitués en jury et régulièrement on élisait la préférée.

Pierrot participait pas aux débats, il parcourait la revue comme un journal d'annonces et la refilait à la table voisine.

Des fois, Jo retirait du mur une vieille photo et la remplaçait par une pin-up toute fraîche qui avait recueilli son enthousiasme. Il la quittait plus des yeux pendant deux ou trois jours et puis brusquement, il se toquait d'une nouvelle.

Souvent, il retrouvait dans un numéro, une fille qu'il connaissait d'une autre série de photos. Et c'était comme s'il avait eu des nouvelles d'une ancienne maîtresse. Elle avait changé de coupe, les fringues étaient différentes et le lieu aussi. Ou alors elles étaient deux, l'autre lui caressait la chatte avec des yeux fiévreux ou lui écartait les lèvres en approchant son visage. Ca le rendait fou, Jo.

La porte du cabanon s'ouvrit et les deux derniers entrèrent.

- Salut ! cria Jo.

Pierrot jeta un œil sans s'arrêter de visser. Jo lança :

- T'arrête pas Pierrot, la baraque pourrait couler...

- P'tit con, rétorqua-t-il.

Depuis vingt ans qu'il était dans la place, Pierrot les avait vus défiler les petits jeunes. Ils traînaient pas longtemps. Ils se barraient ailleurs en espérant dégoter mieux, chercher la poule aux œufs d'or, comme il leur disait. Ils ricanait, ils faisaient les fiers, ils trouvaient jamais mieux. Lui, maintenant, il vissait comme un chef. Dans le même temps qu'eux, il débitait le double de moteurs et ça lui libérait sa dernière demi-journée. Après le réfectoire, il glissait sa carte dans la pointeuse, il leur lançait un petit salut accompagné d'un sourire en coin et il rentrait chez lui.

Vincent fit un signe aux retardataires et serra la dernière vis. Le truc tournait pas. Il l'avait bloqué. Il le posa proprement dans le chariot à droite de son poste et repiocha à gauche. Les deux autres enfilèrent leur blouse et allèrent s'asseoir en roulant les bras.

A l'écart du bâtiment central, ils se sentaient dans un monde à part, un monde clos, une sorte d'îlot perdu et autonome. L'hiver, il gelait; l'été c'était un four. Pendant quelques jours seulement, aux mi-saisons, la température redevenait normale.

C'était un truc de fou ce boulot. Toute la journée dans ce réduit avec ces trois cinglés lui donnait l'impression de vivre enfermé dans une cellule d'aliénés. Jo qui louchait du matin au soir sur des sexes de femmes, l'autre qui décrochait pas un mot derrière ses moustaches grises dégueulasses et Bébert qu'était plus con qu'un cheval.

Celui-là, son truc, c'était les paris. Il pariait n'importe quoi; plus c'était ahurissant et scabreux, plus il jubilait. Il faisait trembler son gros torse avec ses bras comme des ailes de pingouin et il riait remuant sa chique et ses glaires au fond de la gorge.

Depuis quelques temps, Vincent les sentait tous complètement excités. Jo avait emmené sa collection de revues qui pesait sacrément lourd et les moteurs en pièces détachées s'amoncelaient dans des chariots supplémentaires.

La porte du cabanon merdeux vint claquer la paroi en tôle et un autre chariot vint s'encadrer dans l'ouverture.

- Eh ! Salut Merlu ! gueula Bébert.

Ils l'avaient surnommé Merlu parce qu'il sifflait tout le temps et qu'il avait sur la tête une fine couche de cheveux bouclés. La contraction de Merle et tondu avait donné Merlu. On lui voyait que les dents parce qu'il souriait toujours et le blanc des yeux qu'il roulait quand il était content.

En voyant débarquer son copain Merlu, une chouette idée venait de germer dans la caboche de Bébert.

- Merlu, viens voir les gonzesses.

Merlu vint se pencher sur la table de Bébert qui fit défiler les pages. De temps en temps, Merlu hochait la tête et émettait un petit "hum !" approbateur. Bébert s'arrêta à l'endroit où une infirmière habilement dévêtue trottinait derrière une table roulante. Bébert grimaça, se gratta la tête et dit :

- Tiens, ça me rappelle quelque chose... Ouais, tu vois mon vieux, c'te nana, elle fait la même chose que toi sauf qu'elle est à poil.

Merlu le dévisagea d'un air vide qui signifiait qu'il voyait pas où il voulait en venir. L'autre enchaîna :

- Et ben, j'te parie dix sacs que t'en fais pas autant.

Merlu rajouta son rire aux autres.

- Quoi ? Dix sacs, c'est tout ?

- Et alors ? T'es pudique ?

- Oui Monsieur.

- Tu te dégonfles, Merlu, puis s'adressant à la cantonade. Allez les gars, faut rallonger la sauce.

Jo balança un billet qui vint tournoyer sur la table de Bébert. Pierrot parut réfléchir un instant, puis, précautionneusement sortit lui aussi une coupure de son portefeuille. Vincent fit oui de la tête et se dirigea vers son blouson. Merlu considéra la monnaie et ses yeux roulèrent. La partie était presque gagnée.

- Bon, reprit Bébert, pour toucher le paquet, tu dois, en partant du magasin d'où tu viens, à poil, nous ramener le chariot en passant sous les fenêtres du bureau d'étude et de la direction.

Vincent se balançait sur sa chaise. Merlu tourna les talons et les trois autres se collèrent au carreau.

- Dans trois secondes, on va rigoler, affirma Bébert.

En effet, le chariot réapparut poussé par Merlu nu comme un vers. La cour était déserte. Les vêtements du type étaient roulés en boule sur l'avant de la cargaison. Il fit quelques pas en soufflant un peu. Le chariot était bourré à craquer. Arrivé au niveau du bureau d'étude, il jeta un regard rapide. Les fenêtres étaient vides, il avait parcouru la moitié du chemin. Les autres, dans la cabane, retenaient leur souffle. Merlu continuait sa progression. Maintenant, le truc faisait une tonne. Il fixa de ses yeux blancs la porte d'entrée du cabanon qui symbolisait sa victoire et accéléra l'allure. Il n'était plus qu'à cent mètres de l'arrivée.

Soudain, le chariot émit une plainte et se mit à peser deux tonnes. Une roue venait de se démettre et immobilisait presque le chargement. Réalisant la situation, Merlu se peigna un rictus d'effroi et de désespoir mélangés. Les compères trépignaient d'excitation et d'impatience. Merlu s'arc-bouta de toute sa force et poussa tant qu'il put sur les roulettes. La roue couina et le chariot se remit en mouvement. Jo quittait plus des yeux les fenêtres supérieures. Le rugissement de la folle cargaison redoublait comme un train d'enfer lancé à toute vapeur.

Brusquement, Jo avisa l'ombre. Là-haut, une silhouette se pencha derrière la paroi de verre.

La porte du cabanon se fracassa contre la cloison et Merlu, écumant, surgit dans l'atelier. Il se revêtit, rafla les billets et les enfouit dans sa poche.

Merlu, on t'offre l'apéro ! hurla Bébert.

Merlu fut convoqué le lendemain. Il franchit les couloirs moquetés bordés de salles climatisées qu'il avait parcourus le jour de son embauche puis les redescendit quelques minutes après.

Merlu ne revint pas. Ni le lendemain, ni les jours suivants, et Bébert abandonna un moment sa lubie des paris.

## Lettre à une courtisane

Madame,

Je viens vous écrire, après ce si long silence, pour tenter de mettre fin à ce terrible malentendu que je suis tellement désolé de voir perdurer.

Je le vois bien à votre regard, si noir parfois, quand il m'arrive de vous croiser, que quelque souci vous préoccupe.

J'ai tout fait, pourtant, pour vous rendre heureuse, en me séparant de vous comme vous me l'aviez réclamé, et vous laisser vivre votre relation importante auprès de votre nouvel ami.

Vous étiez si pleine de sollicitude et de compassion pour moi alors. Vous me disiez : « Allez donc loger ailleurs, vous feriez mieux... » Et vous passiez avec condescendance, la main dans mes cheveux en partant le rejoindre.

Aujourd'hui encore, je me conduis avec élégance et générosité envers vous : je ne vous importune d'aucune manière ni ne vous harcèle nullement. Si je m'adresse à vous parce que la vie nous y contraint, jamais je ne vous insulte ni ne vous injurie. J'essaye de maintenir, dans notre intérêt à chacun, des relations de parfaite urbanité. Alors, que me vaut ce ton de pouffiasse qui vous vient aux lèvres si spontanément ? M'en voudriez-vous d'une ancienne inconduite de ma part dont je n'aurais souvenir ? Ou bien est-ce vous telle que vous êtes vraiment au fond ? Je n'ose y croire. Comment n'aurais-je pas décelé, durant ces si nombreuses années passées à vous côtoyer, que je vivais avec une pétasse ? Non ! J'ai dû oublier un manquement à votre égard. On est si complaisant avec soi-même...

Bien sûr, je n'écoute plus vos confidences amoureuses, je ne vous accompagne plus choisir votre lingerie, et ne suis plus là pour recevoir vos paires de claques comme lorsque vous

rentriez à quatre heures du matin et que je vous exaspérais à vous demander ce que vous pouviez bien fiche dehors à cette heure avancée.

Mais vous n'allez pas me tenir grief du fait de vous rendre plus autonome, et ce jusque dans le choix de vos sous-vêtements ? C'est important de savoir se déterminer seul. Et puis, il valait mieux que ce soit vos goûts propres plutôt que les miens. Ainsi, votre ami vous complimente vous, plutôt que moi, comprenez-vous ? Et, la première, vous en tirez un contentement personnel tout à fait justifié et gratifiant.

J'avoue aussi avoir décliné votre invitation me chargeant de l'entretien domestique de votre « pavillon de chasse », ainsi que des différentes tâches ayant trait à l'élaboration de vos repas. De même, j'ai dû refuser les fonctions de mécanicien attaché à votre véhicule, ne me considérant pas, après réflexion, suffisamment qualifié pour garantir votre parfaite sécurité routière.

Je vous remercie vivement pour la reconnaissance de mes compétences auxquelles toutes ces délégations que vous étiez prêtes à me confier sont des témoignages.

C'est avec enthousiasme que j'aurais effectué ces responsabilités, et c'est même volontiers, si j'avais disposé d'un peu de temps vacant à la fin de mes services, que j'aurais lavé vos culottes et récuré vos latrines. Mais je ne veux plus vous importuner et ne puis accepter, malgré votre grande mansuétude, de vous imposer encore ma présence, même en la fonction de laquais.

Je sais quel benêt je suis et tiens à vous épargner les humiliations que vous subiriez s'il arrivait qu'on vous vît en ma compagnie, ne fût ce qu'au titre d'employé de maison.

Donc, je vous en conjure, ne voyez pas mon refus de vous servir comme une rebuffade ou un bannissement, mais comme le désir de vous être agréable et de ne pas abuser de vous davantage.

Vous comprendrez aisément aussi, que pour éviter de vous infliger la souffrance causée par le spectacle de ma déchéance, esseulé à présent, sans vous, j'ai préféré espacer nos rencontres et écourter nos conversations.

De la même façon, vous me pardonnerez de ne plus vous témoigner autant que par le passé, de preuves d'affection, ni de ne plus vous laisser vous contraindre à d'odieux rapports physiques avec moi, sachant le dégoût et la répulsion tout à fait compréhensible que je vous inspire.

Vous qui étiez si jalouse autrefois, il faut en convenir, et de façon bien excessive, lorsque vous preniez ombrage de certaines de mes anciennes maîtresses pourtant tout à fait inoffensives, vous partagez à présent avec une autre, me suis-je laissé dire, son mari, qui vous rejoint, on dirait, comme à reculons.

Vous voilà donc édifiée sur les vertus de la patience, de la tolérance, et je m'en réjoui.

Je suis bien persuadé que vous êtes, aujourd'hui encore, toujours prête à toutes les concessions pour continuer à bénéficier des faveurs de votre élu. Jamais vous ne vous emportez ni montrez signe de fureur comme vous étiez avec moi, accoutumée. Je suis sûr que vous êtes devenue gracieuse, et montrez bonne figure à chacune de ses visites où il vient vous honorer. Comme quoi, vraiment rien n'est jamais acquis, et l'on a beau dire qu'on ne se refait pas, qu'on a le caractère qu'on a, ce ne sont là que fadaïses et calembredaines, car je suis convaincu que vous avez changé et que vous voilà devenue la crème des crèmes, bonne et douce comme du bon pain.

Mais cela n'a pas toujours été, et je me dois, par honnêteté envers vous, de faire la lumière sur la nature du lien qui nous unit par le passé. Madame, vous ne vous êtes pas fait aimer de moi, vous vous êtes fait craindre ! Madame, vous m'avez terrorisé comme le fait la milice, et j'ai confondu l'amour et la peur chronique. Vous vous êtes engouffrée dans mes incertitudes,

vous y avez enfoncé comme des coins, vos sentences péremptoires. Vous vous êtes insinuée dans mes failles pour vous emparer du pouvoir après que j'avais tenté, moi, de le partager et de coopérer. Vous m'avez exploité sans vergogne, vous m'avez utilisé comme de la main d'œuvre, corvéable à merci, et jusqu'en pur objet, un porte-sexe, toujours disponible pour vous enfiler. Vous m'avez réduit comme un fétiche, arboré comme un scalp. Vous avez rendu des soufflets contre la main tendue, et avez failli me pulvériser sous les coups ininterrompus de votre folle tyrannie. Mais c'est seulement grâce à sa mise en place insidieuse que vous avez pu progresser jusque là. Vous vous êtes embusquée derrière une image truquée, un souvenir de ce que j'avais aimé et dont ne subsistait plus qu'une apparence, comme un animal empaillé, une défroque, pour m'envahir et me diriger.

Madame, votre faiblesse est immense et vous en mourez. Votre force n'est que crispation et une tentative alarmée de lutter contre la panique qui menace de vous submerger. Vous vous maintenez en fauchant les autres, ce qui vous donne l'illusion de la puissance dont vous êtes si dépourvue. Quand on foule des cadavres, on se sent davantage vivant. Vous n'aimez pas, même pas vous-même. Vous conquérez, tentant de remplir votre vide intérieur en vous appropriant la substance des autres, dans une boulimie compensatrice effarante. Et vous êtes d'autant plus pauvre que votre standing est élevé.

Madame, je vous évacue par tous les pores de ma peau, je vous expectore tel un crachat, je vous excrète, vous qui sécrétiez du poison comme les vipères du venin, sans vous en rendre compte. Je vous le dis, c'est un cas véritable d'exorcisme clinique.

Je ne vous vouerai pas cependant, une haine éternelle, car ce serait encore comme être relié à vous, un peu comme de l'amour en négatif. Madame, je vous oublie dans ce lieu où vous allez reposer comme dans le cimetière des éléphants, un endroit vide et secret de ma mémoire.

Maintenant, je vais sûrement être indiscret, et vais commettre, peut-être, une indélégance, mais je ne puis, sans une lourde culpabilité, vous abandonner dans l'adversité où vous plonge votre complice qui ne vous a pas encore rejointe de façon permanente, dans le charmant petit nid d'amour que vous lui aviez bâti, il y a de cela déjà, fort longtemps. Je vais donc vous faire une confidence, dont j'espère vous tirerez profit :

« Les hommes aiment à baiser une putain aguicheuse, mais c'est seulement un fantasme érotique, un jeu qui devrait cesser après les ébats. En effet, aucun homme ne veut pour femme une « vraie » salope. Pas même, un « vrai » salaud ! »

Votre serviteur.

## Lettre à un gentilhomme

Je me décide à prendre la plume aujourd'hui pour vous révéler dans une confession brûlante, combien ma vie avait été transfigurée depuis que vous aviez croisé vos pas d'avec ceux de mon épouse, et comment je renaissais à une vie longtemps égarée dans l'erreur.

Vous m'avez donné aussi une bonne leçon d'humilité, et c'est avec repentir que je fais mon mea-culpa.

Maintenant qu'elle est loin, après que je dusse m'en séparer contre son gré et pour son propre bonheur, je réalise comme j'étais égoïste et personnel de l'avoir confinée de si nombreuses années en ma seule proximité, de n'avoir pas pensé plus tôt à partager et répandre davantage sa compagnie pour le bénéfice d'autres hommes moins favorisés que moi par la bonne fortune d'une femme si docile et avenante, comme j'étais mesquin à m'accaparer ses gracieuses dispositions naturelles de tous ordres.

Quand on voit de pauvres hommes littéralement ployer sous la coupe de leur mégère, ça n'est en quelque sorte que justice pour la gent féminine, si un échantillon qui fait honneur à son espèce par sa délicatesse et son onctuosité, parvient à s'émanciper de son accablant mari par le hasard favorable d'une rencontre telle que la vôtre.

Si ! Je tiens à vous rendre hommage, ainsi qu'à l'ensemble de votre conduite digne d'estime, dont j'ai eu par le passé tout le temps de m'assurer lorsque vous veniez en toute simplicité partager notre repas, et que je ne savais pas alors que vous couchassiez avec ma femme.

Ainsi, j'ai pu me rendre compte par moi-même de cette jovialité spontanée qui ne vous quittait jamais et fait un caractère heureux et peu préoccupé aux ruminations mentales et aux excès de scrupules.

J'ai apprécié aussi, et là, je m'incline, votre sens de l'humour, ces traits d'esprit pétillants dont je ne saisissais pas encore à ce moment là, toute la portée fusante, telle ce parallèle que vous fîtes sur les imperceptibles modifications qui s'opéraient entre soldats de patrie en conflit, amenés trop longtemps à se côtoyer dans un voisinage forcé par leurs positions de campagne, et qui finissaient un beau jour par fraterniser. Vous y voyiez déjà, en visionnaire que vous êtes, notre entente cordiale d'aujourd'hui et toutes mes manifestations d'amitié à votre égard.

Vous avez forcé mon estime, Monsieur, par vos vertus personnelles bien sûr, mais aussi, par toutes vos œuvres sociales au service des autres qu'on sent motivées par un grand mouvement altruiste.

Bien sûr, indéniablement, c'est uniquement le bonheur de ma femme qui vous préoccupait. De la savoir se dessécher d'ennui près d'un être si falot, véritablement se tarir dans une mélancolie sans fond dont j'étais la source, elle, si prometteuse en possibilités inexploitées selon votre propre expression, devait, je n'en doute pas, vous nouer les viscères d'indignation et exalter votre compassion si preste à s'émouvoir. Cela est tout en votre honneur et témoigne de votre grandeur d'âme si prompte à secourir les êtres en détresse, et de votre incommensurable générosité.

C'est donc de ma plus haute considération que vous bénéficiez, et je voulais que vous sachiez combien vous m'aviez obligé de ces tromperies conjugales, et quel honneur ce fut

pour moi d'être cocufié par vos soins. Sachez cependant que les talents dont elle a si bien su vous enchanter, vous me les devez d'une certaine façon car je fus son maître de danse.

N'y voyez nulle offense, ni même excès de vanité, mais plutôt une recherche d'assentiment ou d'approbation, pour les fruits d'un long labeur obstiné effectué dans l'ombre. C'est vrai, ce fut un véritable enchantement que vos coucherries, que dis-je ? Une félicité, une reconnaissance, et un couronnement de ma persévérance pour faire acquérir à ma jeune femme, des qualités que nous sommes seuls à pouvoir apprécier à leur juste valeur.

Ingénuement, je n'ai jamais abusé pourtant de ces prérogatives du temps où je l'enseignais, ni n'en ai jamais tiré profit personnel à ses dépens d'une manière ou d'une autre. Je prenais sans malice plaisir à voir avec quelle ardeur elle progressait en cette matière, et comment elle partageait avec moi cet enthousiasme, entre nous, fort compréhensible. Ceci pour vous attester que, tout en ayant atteint de hautes performances, elle n'en fut jamais pervertie.

Vous me trouvez sûrement mal inspiré d'avoir voulu garder par-devers moi tant de grâces et de dons, mais j'ai pêché surtout par omission, je n'avais tout simplement pas songé qu'elle pût en ravir d'autres, et si j'avais su plus tôt que ma femme fût votre maîtresse, et quel homme vous étiez, j'aurais bien avant, laissé entière la place qui vous sied, comme il se doit dans pareil cas.

Tant d'hommes sont trompés par des rustres, des goujats, des palefreniers, que je fus ravi de constater la maîtrise et la sûreté de goût de mon épouse qui avait su s'attirer les charmes d'un gentilhomme bien né, raffiné et de surcroît désintéressé.

Le monde est plein de coquins et de fripouilles qui ne songent qu'aux frivolités et prêts à vous poignarder dans le dos pour quatre sous. Vous me voyez donc rassuré, à présent que ma femme si douce, si fragile, et disons le mot : candide, est partie vous rejoindre, la sachant dorénavant en de si bonnes mains.

Si vous saviez les éloges qu'elle m'avait fait de vous, vous en seriez transfiguré d'allégresse. Elle était intarissable. Elle me racontait comme vous preniez déjà grand soin de votre épouse actuelle, comme vous étiez tendre et affectueux, toujours prêt à l'aider dans les menus travaux ménagers si vous étiez oisif, disponible et prenant souvent le devant de ses désirs, que vous connaissiez mieux qu'elle, pour lui faciliter la vie; quel caractère conciliant et amène elle avait le bonheur de côtoyer en votre personne, toutes les petites attentions quotidiennes dont vous faisiez preuve à son égard, les mots gentiment hargneux, par espièglerie, que vous lui murmuriez à l'oreille, votre patience légendaire qui presque jamais ne vous faisait céder à l'irritation. Tout cela qui lui faisait la vie douce et sereine ne pouvait que charmer et attirer d'autres femmes, et en particulier la mienne en tous points si semblable à vous. C'est alors, non seulement avec compréhension, mais aussi le sentiment d'une grande légitimité que je l'ai vue succomber à vos attraits.

Confiant dans vos qualités, je sais que vous en prendrez bien soin comme elle se chargera elle-même de vous témoigner son attachement par toutes les bontés et les prévenances dont je la sais capable.

J'espère que votre femme aura autant de délicatesse ou de tact que moi d'abandonner ses privilèges, et de ne pas s'imposer si elle réalisait n'être pas tout à fait à la hauteur d'accueillir dans son foyer, une personne à la mesure de mon ex-épouse, avec tout le respect, la considération et la déférence qu'on lui doit, ou du moins de se montrer toujours aussi modeste et réservée que vous n'avez pas davantage à vous plaindre de sa compagnie ou de sa présence.

Ne voyez pas surtout, Monsieur, dans ma missive, de basses flatteries dont le but serait de me faire accorder votre sympathie et votre bienveillance, mais le besoin incoercible de vous exprimer mon admiration sans borne et ma gratitude pour m'avoir ouvert les yeux sur ce que

j'étais : un mufler, un paltoquet, et vous me voyez aujourd'hui le cœur empli de contrition et de remords.

Je suis bien puni à présent, hélas, abandonné de ma bien-aimée, seul et désemparé, sans non plus, même, votre compagnie chaleureuse toute empreinte de quiétude et inspirant la confiance, quêtant votre indulgence et votre miséricorde.

Soyez heureux, Monsieur, auprès de ma chère matrone acariâtre, vivez en harmonie avec ce cœur délicieusement malveillant qui vous est vôtre, tandis que je pleure une existence dépouillée de son sens, et comme de son rythme qu'étaient les piques et les vexations lancées journallement par cette mégère avec tant de virtuosité.

Ne plus entendre ses remarques acerbes, et ne plus, dans sa fréquentation, respirer le climat de sa charmante humeur venimeuse qui suintait comme un abcès purulent, a dénaturé ma vie comme brusquement privée de son sel.

Enfin je vous prie d'accepter comme une faveur que je sollicite, l'assurance de mon amitié indéfectible, mais me sachant bien indigne de vous servir, et redoutant que vous corrompissiez votre sens moral en vous commettant avec moi-même, vous réclame un exil que vous voudrez bien respecter, loin de vous et de votre seconde compagne, dans un dénuement et un renoncement fait de la ferveur et de la joie de me consacrer à une juste mortification rédemptrice.

Votre dévoué.

## La noce

Je me suis rendu, hier, là où vivaient, d'après mes recherches, mon grand-père paternel dans son enfance et, presque sûrement, mon arrière-grand-mère, c'est à dire, sa mère à lui, ainsi que ses propres parents à elle.

Je détiens en effet deux photos anciennes, découvertes dans une des multiples boîtes de photos en vrac que possédait ma grand-mère récemment décédée, qui représentent, l'une une famille juste au début du siècle posant devant une auberge, et l'autre, une photo de mariage noire de monde, où figurent, perdus dans la foule, les mêmes personnes devant la même auberge.

Ma grand-mère qui s'était remariée après le décès de son premier mari, mon grand-père, âgé d'une trentaine d'années, n'avait jamais évoqué devant son fils ou ses petits enfants, cette branche familiale prématurément rompue. Nous savions les faits, connaissions l'existence du premier mari, notre grand-père biologique, mais jamais, aussi bien dans notre enfance que par la suite, son souvenir ne fut abordé. Aucune photo ne nous tomba jamais entre les mains et je crus longtemps que celui-ci n'avait jamais eu aucune importance tant le vide qui l'entourait paraissait grand. Ma grand-mère, pour ne pas froisser la susceptibilité de son second mari et conforter sa suprématie sur d'éventuels rivaux, même précédents et maintenant disparus, avait choisi d'expédier par le fond, au cimetière des oubliés, toutes traces du premier, et même de n'en plus parler. Et c'est vrai que je n'en sus jamais rien, pas plus que mon père, si ce n'est, fait tellement anonyme parce que partagé par tant d'autres, qu'il était mort durant la dernière guerre. Pauvre jeune grand-père dont on ne nous dit rien, que l'on ne vit même jamais en photo, aussi transparent que l'homme invisible, fauché deux fois, une première bien réelle, le

terrassant d'une crise aiguë de paludisme en Cochinchine en 1941, au cours de ses vingt quatre mois de campagne comme second maître radio de la marine dans nos colonies, et une deuxième, symbolique celle-ci mais aussi terrible, déversant sur son existence passée, comme de la chaux vive, des mètres cubes de silence.

A la décharge de ma grand-mère, je ne peux trop l'accabler d'avoir, pour tenir le malheur à distance, eu la maladresse d'enfermer dans le même sac, celui-ci et ses victimes. Elle aurait dû pourtant, sans vouer un véritable culte du souvenir, parler au moins une fois de celui qui avait été, pour qu'on sache qui il avait été, son identité, ses idéaux et son combat. Bien sûr, il n'était pas mort d'une façon héroïque, au poste d'une batterie anti-aérienne ou aux commandes d'un torpilleur, mais sa mort simple, exilé de sa famille, de son fils et de sa femme, pour qui il gagnait sa vie pour lui offrir la maison qu'elle réclamait, me paraît au moins exiger la considération d'une évocation.

Ma grand-mère aimait beaucoup son deuxième mari qui lui ressemblait sûrement davantage. Plus superficiel, un peu trop content de lui-même, autoritaire, pas très fin psychologiquement et très tranché dans ses avis. Il la rassurait d'une façon un peu primaire, lui apportant l'assurance de sa protection, n'étant certainement pas le dernier à monter sur le « pont » en cas de grabuge pour faire le coup de poing, ceci au premier degré bien entendu. Elle s'imaginait alors sûrement aussi, qu'il affronterait les coups du sort de la même manière, et qu'au malheur en personne, il tiendrait la dragée haute.

Je découvre et replace aujourd'hui, à presque quarante ans, les morceaux de puzzle perdus.

Je suis allé hier à Plouézoch, là où je n'avais jamais été, qui n'était qu'un nom dernièrement découvert en haut d'une page ancienne, quand mon grand-père écrivait à sa fiancée, ses lettres d'amour. J'ai fait tranquillement le tour de la chapelle Saint-Antoine et j'ai soudain réalisé en me retournant, que l'auberge refaite de blanc, là, de l'autre côté de la route,

avait, quand on s'attardait au perron, comme un air de déjà vu. Je me suis avancé, et cette auberge était à n'en pas douter, celle-là même de la photo. Pour ce jour, elle était déserte. Aucun mouvement, aucune voiture, portes et fenêtres fermées. Mais je venais de faire une plongée dans le temps d'au moins cent ans, au sein de ma propre famille jusqu'à présent inconnue et même tue. La façade de l'auberge n'avait pas bougé, le bâtiment principal, dans sa totalité, n'avait pas été touché, excepté les couches de peinture. L'auberge était silencieuse au bord de la route, un panneau signalait qu'elle était à vendre et qu'on pouvait joindre le notaire au numéro indiqué. La superposition était exacte. Tout était pareil, les gens en moins. Toute cette foule avait disparu depuis longtemps, emportée par la marée du temps. Envolés la mariée et son fringant époux, disparus les gamins turbulents assis par terre la durée du cliché. La noce s'était dissoute dans le temps comme un fétu de paille par le vent dans l'espace. Et je tentais, moi, de me relier à ces gens qui commençaient à me devenir familiers et chers. Où était passé cet arrière-arrière-grand-père aux traits tourmentés et au regard grave ? J'aurais voulu le voir vivre quelques instants dans cette auberge avec tout ce monde à gérer peut-être, cette noce à mener à son terme au bout de deux ou trois jours d'affilé. Qu'était devenue sa femme, mon arrière-arrière-grand-mère au regard si bon et indulgent ? J'aurais voulu entrer dans l'auberge fermée pour m'imprégner du passé, pour capter une essence, pour, dans un espoir fou, rencontrer et retrouver en haut de l'escalier, ces gens que j'aimais bien. J'aurais voulu leur dire que je pensais à eux, que je les remerciais d'être, un peu à cause d'eux, vivant aujourd'hui. J'aurais voulu leur dire que moi aussi, j'essayais de faire dans ma vie, les choses du mieux possible. J'aurais voulu les assurer de mon soutien par delà les ans, pour toutes les tragédies qu'ils allaient vivre les uns et les autres et que je connaissais par avance, moi qui venais du futur, au moment où le photographe manœuvrait le déclencheur. J'aurais voulu marcher dans leur espace, mettre mes pieds là où ils avaient posé les leurs, pour me sentir, si c'était possible, en regardant d'où ils regardaient, encore un peu plus proche d'eux. Je voulais

leur tendre la main, davantage encore du fait qu'on me les avait soustrait par omission, pour rattraper le temps perdu du silence, de la négligence et de l'oubli. Ils avaient travaillé, aimé, souffert, à une époque âpre et rude sans pour autant se départir d'un sourire généreux comme me le destinait, à travers le siècle, ma chère et sereine aïeule. J'étais fier d'être de leurs descendants car leurs visages francs et honnêtes ne me décevaient pas. Je les adoptais volontiers, eux, leurs enfants, et les enfants de leurs enfants que j'apprenais à connaître comme un orphelin qui retrouverait ses parents dont il était séparé depuis toujours. Ils me devenaient, à mesure que je découvrais des lettres, des photos, des lieux, intimes et précieux. Les prénoms délicatement désuets prenaient des résonances amicales. J'ai songé à Anna, Perrine et Jeanne.

J'ai respiré l'odeur des arbres et des fougères de l'arrière pays breton, retenu la lumière frissante si particulière qui descendait des nuages bas et blancs, pour ne jamais oublier Saint-Antoine à Plouézoch. J'ai pensé que si l'auberge n'était pas en service, les propriétaires actuels étaient peut-être quand même présents et j'ai sonné, prêt à raconter ma petite histoire pour entrer et voir autre chose encore, percevoir les espaces, apprécier des moulures peut-être, une porte en vieux bois, une rampe d'escalier polie. Le timbre a retenti à l'intérieur, mais personne n'est venu, l'auberge était vide, sans même aucun fantôme. J'étais là, exactement au milieu de la noce passée, planté devant la porte, dans ce désert présent, et j'ai fait demi-tour à regret, me dirigeant vers ma voiture en jetant quand même encore, des regards en arrière.

Maintenant je sais qui est qui. Je connais leur visage et où ils vivaient exactement. J'ai respiré l'air qu'ils respiration, caressé les pierres douces de l'auberge où ils s'arrêtaient. Je sais un peu plus d'où je viens désormais, et ne m'en sens que plus fort pour savoir où je vais.

## Retour aux sources

J'ai passé une partie de mon enfance en Bretagne, à Brest. De cette époque lointaine, subsistent des sentiments et impressions ternes, ennuyeuses, grises et mélancoliques.

La ville, reconstruite après guerre à la va-vite et dans une architecture moderniste, avait cet air plombé des villes de l'ex URSS. Les pavés de béton gris qu'étaient les immeubles bordant les larges avenues ventées et pluvieuses, empoignaient le cœur d'une tristesse aussi chargée que le ciel, et aussi lancinante et déchirante que les cris stridents et entêtants des goélands. J'y ai vécu jusqu'à l'âge de trois ans et puis encore ensuite, de huit à dix ans. BREST. La sonorité de son nom tonnait aussi puissamment que pépé, le deuxième mari de ma grand-mère, le beau-père de mon père. Lui et Brest, pour l'enfant que j'étais, semblaient ne faire qu'un, tant ce nom familier, avec ses consonnes brutales, paraissait n'avoir été inventé que pour être prononcé par lui. Il prenait beaucoup de place, beaucoup d'espace, déjà simplement rien qu'avec sa voix aux accents tonitruants qui, on aurait dit, charriait en s'exprimant, comme des rochers dégringolant de pentes montagneuses. Il était cimentier, et dans ce milieu, la force physique était la valeur primordiale, le strict minimum qu'on se devait de posséder si l'on voulait gagner sa croûte. De cela il était sûr, et de son corollaire que la vie se résume tout entière à de simples rapports de force. La vie ne l'avait pas choyé, et son enfance difficile n'avait pu que lui offrir comme modèles que ceux de la jungle. Né de père inconnu, placé très tôt par sa mère chez une nourrice stricte et peu sentimentale, il avait grandi comme l'acier se trempe, et s'était forgé dans la rudesse affective, son caractère de ferrailleur. Il avait une haute opinion de lui-même, supportait peu la contradiction, et la souplesse, de quelque ordre que ce soit, n'était pas un de ses traits dominants. Brest, c'était lui, et lui, c'était Brest, aussi massif et indéboulonnable que la gigantesque grue noire de l'arsenal, qui se dressait derrière la fenêtre

de la rue Du Couëdic. De lui, je me souviens de l'odeur de son savon à barbe, quand il se le tartina le matin à coups de blaireau, en tricot Marcel, dans la salle de bain bleue. Je l'observais, curieux, aiguïser son « coupe-choux » comme il l'appelait, sur une sorte d'épaisse règle en bois ceinturée d'une lanière de cuir. Le plancher de l'appartement craquait sous les pieds, et même les meubles bretons démesurés, sculptés en bois massif venant de ma grand-mère, semblaient n'avoir été taillés que pour lui. Il riait fort, parlait facilement, et j'aimais bien, lorsque nous venions chez eux, sa façon de m'empoigner et de me soulever en l'air comme un titan pour me dire bonjour. Il était cordial et d'humeur facile dans les relations superficielles, ce qui fait qu'il y avait tout le temps des gens de passage, s'attablant et discutant bruyamment autour des bouteilles d'apéro. J'allais alors me perdre dans les couloirs et les pièces du fond qui résonnaient d'un étrange écho verni sous mes pieds. J'ouvrais les portes des placards, inspectais les tiroirs emplis de trésors hétéroclites que mes grands-parents entassaient dans un joyeux capharnaüm. De ceux-ci, pouvait surgir n'importe quoi, car absolument tout pouvait se côtoyer : un vieux briquet argenté vide qui n'acceptait plus que de faire des étincelles, des petites ombrelles décoratives de restaurant chinois, des crayons, des cartes postales, des bouts d'enveloppes déchirées avec des timbres dessus, des pièces trouées, des tournevis, une petite pince, un jeu de dés de quatre cent vingt et un avec ses jetons colorés dans une boîte en plastique, des jeux de cartes neufs encore emballés dans leur étui de Cellophane et des monceaux d'un petit foutoir que je passais des heures à explorer. Cet univers excitait ma curiosité car beaucoup d'objets témoignaient d'un passé qui existait bien longtemps avant moi. En attestaient les photos en noir et blanc de mes parents dans des cadres, sur un cosy, tels que je ne les avais pas connus, ainsi que des boîtes regorgeant de visages familiers pris à une époque antérieure. Tout cela m'apprenait confusément que le monde s'étendait ailleurs, dehors, et avant. J'entendais d'où j'étais, le brouhaha me parvenir amorti, et j'observais les bibelots qui m'étonnaient vaguement : un rouet décoratif en modèle

réduit avec son écheveau de fausse laine, deux portraits de clowns bariolés et agressifs dans un style ultra contemporain, des vases immenses aux tons criards, des sculptures en coquillages et des « Christ » aux murs. Ma grand-mère aimait les couleurs et les motifs qui se heurtent, les couvertures marocaines, les gilets d'Arlequin et les savates décorées de portraits de bretonnes colorées et brillantes. Dans les placards, s'alignaient des rangées de robes sur des cintres et des montagnes de chaussures en plus ou moins bon ordre. Aux murs, dans presque toutes les pièces, figuraient en bonne place, les tableaux de mon père. L'odeur de la maison, si particulière qu'il fallait peut-être l'attribuer à un mélange de celle du parquet, composée du bois des meubles, des vêtements, des tapis, du savon du cabinet de toilette et de toute la multitude des objets tous ensembles et inextricablement mêlés pour donner ce parfum unique, original et fort de la rue Du Couëdic, n'est pas prête de disparaître de ma mémoire olfactive. J'effectuais mes premiers pas d'indépendance, seul dans ces pièces désertées et je finissais toujours par me retrouver le nez collé à la vitre, scrutant la rue derrière le voilage aux effluves lourdes de renfermé.

Mon arrière-grand-mère que j'appelais comme tout le monde grand-mère, vivait avec sa fille et son nouveau gendre dans l'appartement fraîchement reconstruit. Grand-mère était un personnage toujours vêtu de noir de la tête aux pieds et ce, jusqu'à ses chaussons anthracite. Elle me semblait très vieille, fragile et raide dans ses habits, sur ses pauvres jambes abîmées, serrées dans ses collants noirs. Elle marchait en traînant les pieds, un peu comme Belphegor au ralenti. Grand-mère ne comptait pas beaucoup, personnage de moindre importance, elle n'avait plus son mot à dire depuis longtemps, et on ne se gênait d'ailleurs pas pour ne pas le lui proposer. Malgré cela, pourtant, elle était dévouée, consciencieuse, et prenait en charge intégralement l'intendance du foyer. Grand-mère faisait des frites délicieuses, qualité que les Allemands d'ailleurs, avaient reconnue longtemps avant moi, puisqu'ils la sollicitèrent

gentiment un jour, la mitraillette dans les cottes, pour qu'elle leur en fasse revenir une tournée. Ses fars aussi étaient succulents et elle cuisinait ses pots au feu avec du kig-a-farz selon la plus pure tradition. Elle récitait sa prière, le soir, à mi-voix, en égrenant son chapelet, couchée presque aussitôt que moi et certainement première levée. Elle avait de toute façon la chambre la plus proche de la cuisine et on devait la traverser en venant du fond pour s'y rendre.

S'il m'arrivait de ne pas exécuter dans l'instant une demande de ma mère, ou d'opposer un non enfantin, très sain à cet âge, elle me gratifiait de sa maxime préférée que je n'ai pas oubliée : « On ne dit pas non. On dit oui maman et on vient en courant ! » C'était dit en y croyant, mais sans sévérité.

Il m'arrivait parfois, de rester un moment seul avec elle dans l'appartement. Elle ne causait pas beaucoup. Je regardais alors le balancier en cuivre de la monumentale horloge, égrener son tic-tac monotone du fond de son coffre de bois, et je m'ennuyais en entendant dehors, les voitures rouler sous la pluie. Les Bretons sculptés dans le bois noir des meubles avaient des airs un peu naïfs et je commençais à avoir fait le tour des activités susceptibles d'intéresser un enfant. Grand-mère ne disait toujours rien, occupée quelque part dans une pièce, silencieuse dans sa tête pleine de souvenirs. Je montais sur un petit banc sous la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse, et je regardais ruisseler la pluie sur les vitres, sur les graviers de la terrasse, ce jour là inaccessible, qui me faisait comme une cour au-dessus de la ville. De l'église Saint-Louis me parvenait la résonance grise des cloches lugubres et moroses, comme pour souligner encore davantage mon ennui qui devenait presque palpable.

Brest, c'était aussi la cage d'escalier de l'immeuble que possédait ma grand-mère qui empestait les miasmes urinaires des marins venus se soulager dans l'encoignure de la porte d'entrée. C'était les petits carrés de céramique bleus et noirs qui recouvraient les marches, et la rampe de cuivre rutilante quand elle venait d'être astiquée. Les sons résonnaient avec

ampleur et je m'entraînais à des vocalises ou à imiter des voix d'ogre ou de cantatrices. On y croisait des vieilles dames qui voulaient toujours m'embrasser, et c'est de là qu'on accédait à la chaufferie où j'accompagnais mon père qui avait le privilège, parce qu'il était conciliant et le fils de la propriétaire, d'être de corvée de charbon tous les matins à six heures, pour relancer le chauffage central qui circulait à tous les étages. On descendait des marches qui donnaient sur une porte métallique, bleue elle aussi, puis une fois déverrouillée, nous nous enfoncions dans l'ancre du monstre d'où s'échappaient des tuyaux gainés d'une sorte de tissu grisâtre. Mon père était en tricot de corps blanc à cause de la chaleur de l'endroit et des efforts qu'il allait fournir puis, après avoir ouvert une trappe où luisaient des braises ardentes, il chargeait à coups de pelles de charbon, la bête au ras de la gueule. Il refermait le couvercle et on remontait tous les deux, avec surtout pour lui, les mains assez noires. Descendant de temps en temps, c'était comme si je plongeais dans les entrailles d'une locomotive, et c'était fascinant cette odeur de souterrain et cette espèce de monstre de ferraille et de fonte tapis dans l'ombre. Mais pour lui qui veillait sur le confort de tout l'immeuble endormi, la tâche devait n'avoir qu'une allure de travail forcé.

Brest, même lorsqu'il y faisait beau, se chargeait d'une vague d'amertume et de renoncements. Le repas des adultes s'éternisait dans le cliquetis exaspérant des cuillères dans les tasses de café raffinées. Abandonné à mon sort d'enfant unique, je voyais le soleil briller pour rien dans le ciel bleu provocant, n'ayant rien d'autre à arpenter que cette terrasse rectangulaire et bétonnée, devenue soudain une fournaise irrespirable. Nous n'allions jamais à la plage, et de celle-ci ne me parvenaient que les cris aigus et lointains des enfants plus chanceux que moi. La mer bleue à l'odeur d'iode n'était toujours qu'une tentation, au loin, derrière les arbres, entre deux maisons, une tentation à laquelle je ne pouvais succomber, dans laquelle je ne plongeais jamais. L'eau bleue et fraîche n'était toujours pour moi qu'un mirage jamais atteignable, un pur objet de frustration. Mes grands-parents ne pensaient qu'à eux et

mes parents n'avaient pas encore compris qu'il leur fallait prendre du large. On n'accordait en effet aux enfants, pas plus d'importance à leurs désirs ou leurs besoins, qu'à ceux d'un animal domestique. Alors, m'emmener à la plage pour faire des pâtés et me baigner, n'était pas une idée qui pouvait avoir la moindre chance de traverser les esprits.

Une vie ne prend vraiment tout son sens qu'une fois les gens disparus car c'est à ce moment là, à la fin, qu'on peut juger de l'ensemble. On peut se tromper et vivre toute sa vie dans l'erreur si, avant de mourir on devient lucide, reconnaît ou regrette sincèrement, même simplement pour soi, les erreurs commises, le sens de cette vie n'est plus tout à fait le même que pour celui qui n'aurait rien remis en question. Tant qu'on n'est pas mort, on peut toujours réparer, corriger ou s'amender. Passé cette frontière, tout reste en l'état et on peut juger l'ensemble, du début à la fin comme un tout accompli, absolument plus susceptible d'être retouché, modifié ou atténué. On peut alors expliquer, comprendre, oublier ou pardonner, mais jamais plus rien changer.

Je ne veux pas changer la vie des autres, je le voudrais d'ailleurs que je ne le pourrais pas, ni faire de procès ou donner de leçons même posthumes, mais quand je réfléchis à celle de certaines personnes de ma famille dont je fus proche, je suis saisi par les erreurs flagrantes et monumentales qu'ils commirent pour certains, et le gâchis qui en résulta. A chaque fois, ce sont des choix insensés ou désastreux dans lesquels ils s'obstinaient envers et contre tout, incapables qu'ils étaient de trouver la sortie alors que celle-ci était tout à fait à leur portée. Ne leur manquait, pour se tirer d'affaire, que le bon sens commun, dont même, n'importe quel enfant était pourvu. Beaucoup répugnaient à revenir en arrière sur un mauvais choix, pour reprendre, après avoir annulé une partie du chemin initial suivi, un sentier plus conforme à leurs aspirations. A l'arrivée, ça donnait des vies entièrement ratées, absurdes et sans rien qui

les rattraperait, des vies sacrifiées à rien du tout et pour rien, des espoirs avortés, des promesses non tenues.

L'expérience des autres ne nous profite pas, mais l'analyse de leur vie peut nous aider à comprendre un peu plus la notre, en la comparant à la leur, et à ne pas commettre les mêmes erreurs quand on y découvre des situations similaires. Si l'on sait respirer un peu plus amplement, si l'on sait s'y arrêter, la vie des autres est pleine d'enseignements. Entraînés dans le flot de la notre, il est souvent difficile de prendre le recul nécessaire pour nous rendre compte de ce que nous faisons, et où nous mènent les décisions que nous avons arrêtées. Nous sommes comme une boule de flipper qui heurte les champignons, les plots et les cibles. Et nos choix font dévier la trajectoire de notre vie, comme ceux-ci orientent la boule d'acier. En songeant à la vie de certains, autant leurs erreurs leur ont échappé, autant elles m'ont sauté aux yeux. Et je me suis demandé pourquoi. Pourquoi je voyais ce que les autres ne voyaient pas, pourquoi je savais clairement ce qu'ils auraient dû faire à certains moments de leur vie, et pourquoi j'avais été longtemps incapable d'être aussi bien inspiré pour moi-même.

J'ai, et plus généralement nous avons du mal à prendre en compte tous les éléments sur le long terme. Comme aux échecs, un joueur très moyen n'est pas capable de voir à plus d'un ou deux coups de profondeur, nous avons la plus grande difficulté à faire le rapport des bénéfices et des pertes, beaucoup plus loin que notre intérêt presque immédiat, sans parvenir à différer dans le temps, et dans un bilan plus vaste, les différentes valeurs à prendre en compte. Nous avons le nez collé sur nos acquis et sommes le plus souvent incapables de lâcher la moindre concession, même si celle-ci nous conduisait, en le différant quand même dans le temps, à un gain plus important encore que nos pertes immédiates. Aux échecs, ça s'appelle un gambit. On sacrifie une pièce pour gagner un avantage en conquérant une position stratégique ou pour s'emparer chez l'adversaire, d'une pièce de valeur plus importante que celle perdue. C'est ainsi que pour les autres, nous sommes évidemment bien plus détachés qu'eux de leurs

possessions, et voyons avec une objectivité déconcertante, ce qu'il convient de faire. Prendre de la hauteur par rapport à soi, avec le même détachement dont nous sommes capables quand il s'agit des autres, est sûrement la meilleure façon de conduire notre vie.

On navigue trop souvent à vue et les pauses à l'écart du courant sont salutaires et bénéfiques.

Mon enfance m'appelait, pour voir avec les yeux dont je regardais les adultes qui m'entouraient, celui que je suis devenu aujourd'hui. J'écris comme on grimpe en montagne, pour la hauteur qu'on prend, pour essayer de faire mieux qu'eux, en tout cas, pour essayer de ne pas répéter leurs trop grosses bévues.

Le climat du ciel n'est pas l'essentiel, et le temps de Brest pas si maussade qu'une atmosphère de concorde ne puisse éclaircir.

## Un véritable ami

Il s'est avancé vers moi. J'étais adossé à la grille dans la cour du collège. Il m'a coincé avec ses bras de chaque côté de ma tête, en s'accrochant aux barreaux et m'a balancé :

- Tu vas laisser cette fille. Isabelle, elle est à moi !

J'avais douze ans, et la fameuse Isabelle, ça faisait un an qu'elle m'avait tapé dans les yeux et que ça ne me passait pas. Sardou chantait « La maladie d'amour » qu'il avait écrite spécialement pour moi et que j'écoutais sur un petit transistor protégé par une housse en similicuir noir et que je vénértais comme un trésor inestimable. J'avais délaissé depuis un moment les jeux d'enfants et je m'intéressais plutôt maintenant à tout ce qui commençait à s'appeler le matériel électronique ainsi qu'à, dans un tout autre registre, des sensations d'une nouvelle nature.

J'ai pas répondu, et même s'il me dépassait quand même d'une taille, ce n'était pas ses centimètres en plus qui m'impressionnaient. J'avais déjà affronté la semaine précédente un petit teigneux extrêmement virulent, soutenu par sa bande, et répondant au nom évocateur de Pats sans me retrouver au tapis, et cela m'avait conféré un assez solide sentiment d'invincibilité. Le combat s'était quand même clos sur un statut quo dont lui, tout autant que moi, nous réjouîmes. Non, le ton menaçant du gars qui avait rappliqué n'avait pas influencé ma décision, mais, quand les jours suivants, j'ai remarqué Isabelle et sa petite brune de copine, rire comme deux bécasses aux blagues du grand ténébreux exclusif, j'ai commencé à remettre sérieusement en question mon année de cour romantique et transie. Je n'avais rien obtenu l'année passée d'Isabelle la Blonde, dans sa robe blanche de prude jouvencelle, que j'aimais comme on aime à dix ans, sans presque n'avoir pu même, l'approcher, moi consigné dans mon école primaire de garçons et elle dans celle de filles. J'ai pensé que celle, pour qui

je me consumais d'amour depuis si longtemps, n'en valait peut-être pas tant la peine que ça. Et en deux jours, la belle inaccessible perdit brusquement son statut privilégié, tandis que « La maladie d'amour » cessait définitivement de m'émouvoir.

L'année suivante, je fis la connaissance de Luc qui devint un ami proche et intime. Les circonstances de notre rencontre étant pour le moins originales : je lui soufflai sa copine durant le slow d'une boom locale, mais lui, pas rancunier, et au mépris de toutes les règles établies, m'expliqua dès le lendemain comment s'en servir avec profit. Je n'avais encore jamais « embrassé » vraiment, et il m'enseignait, sans négliger les détails, et sans fanfaronnade, comment procéder. Cet épisode scella notre amitié et, par le désintéressement et la générosité dont sa réaction attestait, celle-ci ne fut jamais véritablement ébranlée par la suite. C'est ainsi que, lorsque ce fut à son tour quelques années plus tard, de « m'emprunter » mon amourette estivale, je ne pus lui en vouloir moi non plus. Ce qui préserva notre entente les deux fois, plus qu'une grande tolérance ou une amitié inoxydable, fut que ni l'un ni l'autre, n'était par aucune des deux filles vraiment intéressé. Nous en retirâmes par contre, une sorte de ciment, qui, comme les camaraderies militaires, lie ceux qui baroudèrent ensemble. Luc et moi nous comprenions à demi-mots, et en tout cas réagissions souvent de la même façon face aux êtres et aux événements.

Donc, quand je fis la connaissance de Luc, l'année qui suivit l'altercation à propos d'Isabelle, celui qui en était le principal protagoniste, l'amoureux possessif, me fut présenté d'une façon plus cordiale, étant lui-même un ami de Luc. Il se dénommait Florent et, comme l'objet de notre différent n'avait plus d'importance ni pour l'un ni pour l'autre ( il s'était rendu compte que la belle Isabelle était aussi « vertueuse » que belle ), nous déposâmes aussitôt les armes d'un commun accord tacite, et oubliâmes le conflit passé. Cette période démarra une longue amitié de jeunesse entre nous trois, une complicité affectueuse et virile : il était rare qu'on visse l'un sans l'autre. C'est ainsi que nous fumâmes nos premières

cigarettes ensemble, bûmes nos premières bières jusqu'à la cuite et tirâmes sur nos premiers pétards. Le trio était constitué. Nous jouions à la pichenette, aux tarots, et bavions d'envie devant les plus beaux spécimens féminins des classes de troisième. Florent était, lui, le plus discret des trois sur le sujet amoureux. Il se confiait peu, mais se montrait par contre, redoutablement efficace. Il se « faisait » les unes après les autres, toutes les plus jolies filles qui passaient à sa portée, allant un jour jusqu'à faire un lot en se tapant deux sœurs l'une derrière l'autre. Il avait mis au point une stratégie très offensive, construite sur un savant mélange de séduction agressive mêlée d'une dose massive de fausse humilité et de modestie feinte. Le cocktail était détonnant et fonctionnait avec la même efficacité perverse que la mine « papillon ». Pour rappel, la mine « papillon » est un explosif, une bombe dissimulée dans un objet inoffensif et plutôt connoté positivement tel par exemple, un jouet d'enfant. La cible ne se méfie pas, s'en approche à l'extrême, et le rendement destructeur est ainsi décuplé. Ses victimes féminines tombaient comme des mouches. Nous assistions, Luc et moi, à ses succès avec une pointe d'envie, mais sans jamais consentir pourtant, à vendre nous aussi notre âme au diable en étant malhonnête, pour obtenir à tout prix le plaisir délicieusement violent que seules les filles avaient le pouvoir de nous accorder. A la différence de Florent, Luc et moi ne trichâmes jamais, du moins de façon systématique et élevée au rang de dogme, ce qui, comme aux jeux de cartes est évidemment dans un premier temps moins payant. Alors que Florent enchaînait conquête sur conquête, nous tirions la langue comme des gagne-petit. De là à nous prendre pour des demi-portions, il n'y avait qu'un pas qu'il n'hésita pas à franchir, sans pourtant jamais nous l'avouer en face. Mes sentiments à son propos étaient ambivalents : il bénéficiait du prestige des grands séducteurs qui faisait que je n'avais pas pour ami un benêt de première catégorie, tout en percevant, sans en prendre clairement conscience, sa part sombre, hypocrite et profondément égocentrique. Il avait de toute façon, des qualités que j'appréciais à leur juste valeur. Il était intelligent, assez fin pour dissimuler ses motivations

profondes, cultivé et peu banal. Il n'avait rien en effet, du gros baratineur ordinaire style dragueur latin de bas étage. Non, Florent était complexe, et s'il était profondément immoral, tant qu'on n'était pas irréductiblement intransigeant sur cette qualité là, d'autres composantes de sa personnalité pouvaient attirer. D'autant qu'il ne revendiquait pas cette immoralité, au contraire, c'était un prêcheur de première classe, qui, dans son discours, en remontrait à tous, et plaidait pour des causes dignes des plus grands humanistes. Je lui passais donc ses indécrottes, même lorsqu'il m'arriva d'en être la cible, le considérant un peu comme un grand enfant ne mesurant pas bien tous ses actes, mais au fond réellement généreux.

Nos cursus scolaires prirent des directions séparées, cependant, le lien qui nous unissait ne se rompit pas et nous ne nous perdîmes pas de vue. Le lieu de rendez-vous se trouva être chez Luc, le seul à ne pas vivre en appartement, à posséder une chambre assez vaste et des parents tolérants. Le week-end ou plus rarement en fin de journée, nous allions donc, Florent et moi, squatter sa chambre en haut de l'escalier sous le toit de la maison. On refaisait le monde avec une ferveur toute neuve, on rêvait et s'indignait ( surtout Luc et moi ) de l'aveuglement des filles à préférer ceux qui ne le méritaient pas. On disait que plus tard, on se paierait un bateau et qu'on partirait tous les trois faire le tour du monde. J'y croyais pas vraiment, et je n'en avais d'ailleurs pas vraiment envie non plus, mais si ça pouvait leur faire plaisir, j'allais pas les contredire, c'était si loin... J'étais pas contre une petite balade, voire quelques voyages, mais certainement pas une errance non-stop tout autour du globe. J'étais trop casanier...

Pour Luc et moi, dans nos lycées techniques respectifs, c'était plutôt sentimentalement le temps des vaches maigres. C'était pas tous les jours qu'on se tringlait de la minette, mais on se disait que notre heure de gloire finirait par venir et que les conditions favorables n'étaient simplement pas avec nous. Florent continuait d'accumuler les trophées pour le livre des records mais ne nous fit jamais pourtant profiter de son vivier de la filière B. Il aurait pourtant pu nous filer un petit coup de pouce tant la branche « Economie-Gestion » attirait les filles et

tant il avait de facilités lui-même. On n'aurait pas compté comme des concurrents... Seulement, Florent était jaloux de ses possessions, de ses privilèges et peu enclin à partager en général. Il n'en avait jamais assez comme ces déplaisants arrivistes qui collectionnent les villas, les voitures et les maîtresses. La fréquence de rotation de ses partenaires était très élevée, ce que nous prîmes pour un gage de réussites féminines et la conséquence d'une nature favorisée qui consommait compulsivement puisqu'il avait le privilège de pouvoir le faire. Je n'avais jamais songé à l'époque, que ce puisse être davantage ses conquêtes qui rompaient que lui. Car, s'il était doté d'un don d'attraction irrésistible qui faisait se jeter littéralement toutes les femmes dans son lit, peut-être avait-il du mal à les retenir et les lassait-il très vite... Cette hypothèse ne se posa même pas à ce moment là, et je me sentais simplement plutôt flatté de côtoyer un ami au charme si dévastateur, et dont les succès, pour ainsi dire, rejaillissaient presque sur moi. Si je m'imaginais que son prestige m'éclaboussait et si je me sentais presque irradié de ses triomphes galants, je ne bénéficiai pourtant jamais en réalité de quoi que ce soit à le fréquenter, et j'irai même jusqu'à prétendre que je pâtissais vraiment de sa proximité, tant son « amitié » était néfaste. Il n'hésitait pas par exemple, à draguer effrontément mon amoureuse du moment, si par bonheur j'étais parvenu à m'en dénicher une. Car sa motivation première, le seul moteur de sa vie était les conquêtes féminines. Tout le reste n'était qu'au service de la cause et n'était considéré qu'en tant que moyen pouvant être utile à ses desseins.

A vingt ans, nous partîmes tous les trois en Grèce pour un voyage d'été. C'était un peu initiatique comme « Les chemins de Katmandou », mais en moins loin et dangereux ! Florent ne se départit que rarement de ses lunettes noires ni de l'air qui va avec, ce qui à ce moment là, ne me crispait pas encore vraiment. Nous passions insensiblement de l'adolescence à l'âge adulte sans que les équilibres entre nous soient un tant soit peu modifiés.

En même temps qu'il travaillait à un boulot « casse-croûte », Florent poursuivait ses études qui devaient le mener vers les hautes sphères de la recherche scientifique, nous expliquait-il. Eternel étudiant, il usait toujours, les dernières années où je le côtoyais encore, à presque quarante ans, ses fonds de culottes sur les bancs des facs qui voulaient bien encore l'accepter. Il traînait en permanence avec lui, en les affichant ostensiblement, ses fumeux bouquins d'Ethnologie qu'il n'ouvrait jamais plus loin que la page de garde. Florent, c'était un rôle qui lui collait tellement à la peau qu'il n'arrivait plus lui-même à faire la part du vrai et du faux. Florent s'était perdu dans le paraître, un paraître longuement étudié, aux faux airs d'authentique. Comme la célèbre boisson, il ressemblait, il avait la couleur et le goût... Mais il n'en était pas. Le comble, c'est que même l'analyse qu'il ne fit que débiter, n'était encore qu'un prétexte à briller, une marque distinctive supplémentaire à afficher, le dernier degré de son snobisme affecté. Le divan, pour lui, c'était juste une médaille de plus à rajouter sur sa poitrine. Son cas était de toute manière beaucoup trop désespéré pour qu'aucun analyste, de quelque école qu'il fut, ne parvienne à dégonfler son ego démesuré.

Il s'était rapidement dégotté une femme, son officielle, son administrative, qu'il trompait à tout va et ne le contestait jamais. Ca faisait partie de sa stratégie : se caser en apparence, avec quelqu'un de fiable, qui lui assurait le confort et à qui il pouvait faire avaler toutes les couleuvres pour, en plus ou moins grande clandestinité, continuer à vivre sa petite vie personnelle et frivole. Il exploitait la malheureuse et lui jouait les tours les plus pendables. Par exemple, à la naissance de leur enfant, il était parti à moitié, durant quatre ans, mener vie plus calme et pyeuse, avec une maîtresse, dans un meublé dominant le sacré cœur. Il suçait l'argent du foyer comme une sangsue en dépenses pharaoniques aussi absurdes qu'inutiles, mais qui flattaient son ego et son image extérieure.

Florent était un authentique salopard qui usait et abusait des autres sans distinction et tant qu'il pouvait. Il avait toujours une bonne réponse prête à justifier ses pires agissements et se révélait, quand on s'attardait à l'observer un tant soit peu, un spécimen humain inspirant vraiment la répulsion. Florent, c'était tout pour sa gueule et rien que pour sa gueule. Il était capable « d'assassiner » quelqu'un en réussissant le tour de force de vous faire croire que lui-même était à plaindre et souffrait le martyr. Florent, c'était à lui tout seul un fléau de grande envergure d'autant plus redoutable qu'il paraissait inoffensif.

J'me suis, comme ça, coltiné ce gros con qui m'a accompagné une longue partie de ma vie, si ce n'est en continu, du moins en pointillé, de toute façon toujours trop marquée.

Alors, la question pour moi s'est posée de savoir pourquoi j'avais pu supporter ce gros abruti si longtemps et d'une manière si présente, ce m'as-tu-vu aux sabots si lourds. Je n'étais pourtant pas totalement aveugle, mais si je percevais son manège, si ses tentatives pour s'accaparer toujours la meilleure place ne m'échappaient pas toujours, je sous-estimais beaucoup son pouvoir de nuisance et la dangerosité de son absence de scrupules. Je n'avais jamais été non plus réellement directement visé par ses actes. Je dois me reconnaître aussi, une certaine lâcheté, banale et ordinaire, qui fait qu'on ne voit pas, qu'on ne veut pas voir et qu'on s'accommode de ce qui ne nous nuit pas personnellement. Tant qu'on n'est pas la cible, les agissements des autres, même s'ils sont particulièrement odieux, ne nous révoltent pas souvent, et en tout cas, nous dérangent fort peu.

Il est rare qu'on n'ait pas presque tous, à un moment ou à un autre, un Judas qu'on abrite au cœur même de notre maison. Il est la cause de notre ruine, la vipère qu'on nourrit en notre sein. C'est le jour où je n'avais plus rien entre les mains, où j'avais été précipité plus bas que terre, que Florent m'est apparu soudain avec les yeux de la lucidité et de l'horreur, quand il a déclaré, avec au fond de la gorge, les accents de la jubilation devant ma chute vertigineuse :

- Tu viens à la maison quand tu veux. La porte t'est grande ouverte !

J'ai remercié l'infâme pour sa « générosité », en sachant intérieurement que je ne m'y rendrai plus jamais.

Il ne m'a plus rappelé. Il avait compris que j'avais compris.

Ce jour là, j'ai perdu un « véritable » ami.

## Renaissance

J'avais besoin de silence et d'une solitude que rien ne viendrait troubler. Sur le vif, je pouvais croquer l'instant, des impressions, une idée. Une longue plage de calme m'assurait, elle, la continuité et la profondeur. Mes écrits subissaient aussi l'influence du temps. Un ciel lumineux et bleu leur donnait une silhouette paisible et sereine. On y discernait par endroits, sur les mots, les reflets du soleil. Ils ronflaient comme des chats assoupis, tièdes et soyeux.

J'avais écrit pendant deux mois, en pleine canicule. J'ouvrais la fenêtre sur le feuillage qui gémissait parfois sous un souffle. Je buvais mon café et je commençais. Je n'arrêtais plus jusqu'au soir. Je n'avais jamais autant écrit. Je voyais la rue passer sous tous les éclairages, sous la lumière du matin, claire, précise et fraîche ; à midi, plantée dans le silence. Et la journée gagnait d'ombres qui s'étiraient. La pendule égrainait des mots, des phrases, un monde que j'avais tenté d'oublier et que je vomissais à contre temps. Je voulais essayer de tout dire, je ne voulais rien oublier et ce n'était pas facile. Un an et je pensais encore à elle, mais ce n'était pas vraiment elle et puis ce n'était plus vraiment moi. Elle tombait simplement comme la neige.

Je voulais ranimer le passé, lui redonner le mouvement, son rythme, et surtout son sens. Parfois, je pensais que cela ne valait pas la peine, qu'écrire ne m'apporterait rien, que je ne prouverais rien, que cela ne changerait rien. Tout avait déjà été écrit et j'aurais aussi bien pu rester prostré sans rien faire, à attendre que tout s'efface, vivre comme une plante, comme tant d'autres. Mais ensuite, je me disais que la différence avec ceux-là résidait peut-être dans cette tentative vers un but, vers une explication, ces pleins et ces déliés. Je ne me croyais pas investi d'une mission ni d'un message à délivrer, j'écrivais par la même force qui me faisait respirer ou mettre un pied l'un devant l'autre. J'aimais l'art dans sa forme construite et organisée, je croyais à la complexité et l'émotion seule ne me suffisait pas. J'avais entamé là

un grand raid, une traversée en solitaire avec au bout la satisfaction de mener à bien une tâche essentielle. J'imaginai une liasse de pages tapées proprement à la machine. Je les sentais déjà sous mes doigts, j'en connaissais l'épaisseur, le poids, le grain. Je pouvais même promener ma main sur le relief des caractères frappés. J'alignais mes phrases sans torture, sans nœuds, je ne voulais pas me gâcher le plaisir d'écrire d'un jet bien régulier et rythmé.

Je voyais l'avenir tout lisse. C'était plat, neutre, tel une feuille blanche. Je pouvais tout espérer mais je crois bien que je n'attendais rien. Je préférais mon présent flou et encore instable à un avenir tout tracé mais désolant. Je regardais la vie comme on voit l'océan. Je voulais faire de la mienne une œuvre accomplie, pas forcément sans ratures ni défauts. Je voulais juste ne rien regretter. J'espérais que mon regard ne dévierait pas, qu'il se fixerait toujours aussi loin sans se relâcher, et que la prochaine qui me passerait la main dans les cheveux se montrerait à la hauteur.

Et puis un jour, sans vraiment bien réaliser, je suis arrivé au bout. Je me suis aperçu que j'avais monté avec mes pages, un volume de l'épaisseur d'un manuscrit. Je n'avais pas eu conscience d'avoir effectué un effort particulier, non, j'avais juste pris soin de noter tranquillement ce qui prenait tant plaisir à conter en moi. Personne n'avait lu ces pages nées d'un moment de solitude désespérée. J'avais effilé chaque mot et ils tranchaient comme des lames.

J'ai tiré cinq exemplaires de mon récit. Je les ai emballés et distribués comme on livre des petits pains, jusque chez les plus illustres éditeurs susceptibles d'être intéressés par mes arabesques. J'avais été complètement inconscient de faire ça. Ça ne marche presque jamais ce coup là, mais j'avais cette assurance naïve des ingénus. Je ne savais plus si j'étais heureux ou pas. J'avais accompli quelque chose que j'estimais et je me découvrais soudain léger, les

bras ballants, avec le sentiment d'être dénudé comme lorsqu'on quitte le chapeau qu'on a porté depuis le matin.

Pourtant il existait une chance pour que mon projet aboutisse. En établissant une évaluation générale sur des chiffres moyens, par un approximatif calcul des probabilités, j'avais déduit disposer d'une chance sur mille environ. Et ceci en considérant tous les manuscrits en rivalité équiprobables, c'est à dire d'égale qualité, ce qui n'était pas le cas je pensais, le mien ayant été soigné, peaufiné comme une jeune pousse fragile et rare. Mon espérance mathématique de gain me semblait alors dépasser largement les jeux de hasard courants. En réalité, j'y croyais sans y croire et pour tout dire, je ne savais pas, je n'avais pas longtemps d'avis très tranché. Tout dépendait du moment, de l'éclairage et de mon dosage en sérotonine. En somme, c'était comme si j'avais joué un billet de loterie avec une participation de ma part nécessitant plus d'efforts et de labeur, mais comme les autres, j'attendais le jour du tirage.

Quand l'ardeur et l'enthousiasme m'emportaient, j'imaginai alors l'expression de Carole découvrant sur la couverture d'une des dernières parutions, le nom de celui avec qui elle avait vécu et qu'elle avait brusquement abandonné par caprice, par désinvolture, par malice et inconséquence, celui avec qui elle avait partagé des moments intimes, insouciant, scabreux aussi, aux pires moments. J'imaginai sa stupeur, son doute, puis sa ruée sur le rayon, plantant sur le champ son dernier compagnon du moment pour se plonger aussitôt dans ces lignes qui serpentaient comme des aspics, qui parlaient d'elle, de choses au fond d'elle-même qu'elle n'avait jamais même, ni perçues ni soupçonnées. Et le monde aurait tourné autour d'un axe comme une folle toupie chromée. Elle aurait frissonné, prenant soudain conscience qu'elle était à l'origine de ce tour de force que j'avais réalisé, qu'elle avait commis une lourde méprise sur une personne, et surtout, mais sans pouvoir le reconnaître, qu'elle avait laissé s'échapper l'aisance financière et la notoriété d'un compagnon auxquelles elle était loin d'être insensible. Et des larmes de douleur, brûlantes comme l'acide, d'amertume cuisante auraient

envahi ses yeux turquoises. La colère soudain se serait ensuite emparée d'elle, et elle aurait étreint un peu plus fortement ce livre maudit qui venait tout à coup de retourner sa vie comme une crêpe, de saccager son existence comme la foudre, un coup du destin ironique et cruel. Sa fureur alors se serait déchaînée contre elle-même qu'elle maudissait à présent et elle se serait presque roulée par terre de rage et d'impuissance devant ce succès qui se révélait soudain et ne l'éclairerait jamais. Puis elle aurait jeté un regard halluciné sur ce pou prétentieux, plein de certitudes qui l'accompagnait, la mine lui apparaissant brusquement confite et l'allure ridicule avec ses bras qui lui dégringoleraient le long du corps comme des spaghettis. Et elle l'aurait détesté celui-là qui partageait ses nuits. Elle l'aurait abhorré de toute sa haine virulente ce grand niais narquois qui aurait cristallisé dans tout ce qu'il représentait, la rancœur qui la submergerait comme une mer fielleuse. Alors plaquant là ce dernier des derniers, elle se serait enfuie, le visage ravagé de dépit...

Voilà ce que j'imaginai parfois dans mes folles escapades fantasmagoriques.

Je n'avais pas écrit pour la faire revenir, non plus pour lui infliger quoi que ce soit. J'avais écrit pour l'exorciser, pour m'expliquer, pour revivre encore, d'une certaine manière, ce passé évanoui et pouvoir l'oublier mieux ensuite; pour décharger cette intensité émotionnelle qu'elle avait induite, un peu comme l'aurait fait une analyse psychanalytique. J'avais écrit pour m'en débarrasser définitivement comme on efface les rêves qu'on raconte au matin. J'avais renoué du même coup avec moi-même que j'avais délaissé et découvert le plaisir d'écrire, simple et presque occulte. J'avais écrit pour l'expulser, pour l'extraire comme un dard venimeux. J'avais accompli étape après étape, la longue transmutation alchimique qui devait venir à bout de son image. Il m'avait fallu effectuer l'opération inverse de la première, il avait fallu changer l'or en plomb. Un matin, son souvenir ne suscita plus en moi de déchirements, j'avais traversé l'aride et périlleux travail de la décristallisation amoureuse.

Elle s'était trouvée aspirée par un trou noir sans fond et s'était évanouie comme elle était venue, de ma conscience soulagée.

La vie reprit le cours tranquille du temps, sa pente douce comme le ruisseau après les massifs montagneux. Je n'étais plus tourmenté. Mon ciel n'était pas encore bleu comme l'azur, mais déjà blanc et lumineux. La totale éclaircie, la transfiguration effective viendrait plus tard, mais la bataille était gagnée. Aussi, c'est avec la quiétude apparente d'un convalescent en bonne voie de guérison que je découvris un jour, mêlée au courrier, l'enveloppe assortie de l'en-tête d'une société d'édition assez renommée à laquelle je m'étais adressée. L'impassibilité n'était que de surface car je perçus nettement le fond de ma conscience émettre quelques secousses comme sous la caudale impatiente d'une créature marine. J'en avais rêvé de cet instant précis où je palperais entre les doigts le papier lourd et orné du pli peut-être favorable. J'étais la boule qui hésite entre le rouge et le noir. Le papier me brûlait les doigts. Je glissai fébrilement une clé assez plate dans la pliure du rabat et déchirai sans soin l'épais document. J'en arrachai aussitôt une liasse de feuilles qui se déroula sous mes yeux comme un parchemin sacré. J'eus instantanément la connaissance de ce qu'elle renfermait. La lettre n'était pas très longue, mais simple et décidée : mon manuscrit allait être publié, il avait plu et on le prenait sans hésitation.

Alors voilà ! me dis-je, le réseau des événements où j'avais été entraîné m'avait conduit à ces quelques lignes sur ces feuillets qui me sortaient du silence comme d'une tombe et m'ouvraient peut-être même, la voie de la notoriété. L'isolement et la solitude m'avaient hissé jusqu'aux portes du succès et je m'en trouvais ravi. J'eus tout de suite une pensée pour tous les autres obscurs qu'on n'entendrait jamais.

Je travaillai assidûment quelques temps aux corrections finales du manuscrit, puis je reçus un chèque confortable, une avance sur compte, la nommaient-ils. La somme était déjà bien rondelette et laissait supposer pour l'avenir, un trésor fabuleux... Ils avaient l'air certains, en haut-lieu, d'avoir mis la main sur une pépite, en tout cas, on prenait soin de moi...

Le pouvoir de l'argent me grisa tout de suite. Moi qui n'avais vécu que de salaires mesquins, de rafistolages et d'expédients, je découvris qu'il était lumineux, facile, léger. Je m'offris tout ce qui m'avait tenté et que je n'avais jamais pu satisfaire. Je n'étais plus dans le besoin, une vie nouvelle d'aisance s'ouvrait devant moi. L'argent était devenu pour un temps, aussi disponible que l'eau qui ruisselle du robinet. Je me passais tous mes caprices. Je m'installai un aquarium tropical, celui dont je rêvais depuis l'enfance, depuis la fois où j'étais demeuré chez mon oncle, le nez collé à la vitre du sien. Le balai de ces animaux aux couleurs tranchées m'avait émerveillé, hypnotisé. Ce microcosme aquatique, cette parcelle sous-marine m'avait enchanté. J'avais bavé de longues heures à observer le manège de certains petits poissons à la queue en panache. J'avais frémi devant certaines gueules épineuses, face à quelque monstre effroyable surgi de derrière un rocher. La multitude des petites bulles qui grimpaient à la surface m'avait chuchoté des chuintements frais et mousseux. J'avais été ravi de ce spectacle naturel et varié qui s'exécutait dans les profondeurs éclairées sous la paroi de verre.

L'argent coulant à flot dans mes poches autrefois vides, il s'en vint remplir le cube transparent où je constituai avec délice, un échantillon de faune luxuriante aux teintes vives et chaudes. Je pris un plaisir extrême à ressusciter les sensations oubliées de l'enfance. Je m'asseyais et contemplais régulièrement, avec une joie sans cesse renouvelée, l'activité fébrile ou la nonchalance paresseuse de mes vertébrés au sang froid, bercés de plantes touffues et surprenantes.

Quelques mois étaient passés. L'après-midi était claire et ensoleillée sur la ville. On frappa à la porte et je fis entrer Thomas, mon ami de toujours, qui réapparaissait après une longue période silencieuse.

- Alors, tout va bien ? fit-il.

- Comme tu vois, pour l'instant, une vie plutôt facile.

Il tapota sur la vitre de l'aquarium et un Colisa Lalia s'enfuit aussitôt vers le fond. Thomas s'accroupit et resta silencieux un moment à regarder se promener les écailles argentées. Un Gyriinocheilus au mufle aplati ratissait le sable consciencieusement.

- Tu veux un café ? lui proposai-je.

- Oui, merci.

Je disparus disposer deux tasses sous le jet du récent expresso hyper-sophistiqué et j'enclenchai. La pression mugit dans l'appareil. Je revins avec les soucoupes brûlantes et Thomas m'étala sur la table le dernier magazine littéraire.

- Regarde, c'est tout frais de ce matin, déclara-t-il.

Je parcourus rapidement l'article élogieux qu'il me mettait sous le nez.

- Oui... fis-je, ça se réalise...

- Tu te rends compte ? dit-il. Est-ce que tu te rends compte que c'est la célébrité assurée, que bientôt tu ne pourras plus sortir sans une paire de lunettes noires ? ironisa-t-il. Est-ce que tu saisis bien ce que tu as accompli ? Tu vas défrayer la chronique. Tu vas connaître la gloire, mais pas posthume, bien contemporaine celle-là. Prépare-toi, je le sens. Ça ne s'improvise pas d'être en vogue...

C'était un bon début, ce n'était pas mal pour un parfait inconnu, mais Thomas, même s'il en rajoutait pour la circonstance, s'enthousiasmait facilement.

- Ouais ! On va quand même attendre un peu pour voir où vont les choses.

- C'est tout vu... J'espère seulement que ta vie dorée dans les hautes sphères sociales ne finira pas par te faire délaissier, ou pire encore, oublier complètement tes anciens amis.

- Non, rassure-toi... Mais ne te laisse pas aller à croire que les choses puissent être acquises de façon définitive. C'est l'erreur qui peut même faire chuter les plus grands.

Il reposa sa tasse :

- Ah ! Tu ne changeras jamais, toujours cette distance, cette retenue par rapport aux événements. Bon, je file. Après ce que j'avais découvert dans la presse, je pouvais pas éviter le détour, même par une journée très chargée...

Les semaines qui suivirent, les librairies virent s'épanouir dans leurs rayons, le roman étonnant d'un auteur inconnu. Les ventes en firent très vite un record. Partout il n'était plus question que du récit incroyable de ce nouveau romancier. Je fus surpris par l'accueil qui avait été réservé à mon chef-d'œuvre comme on commençait à l'appeler, et par l'agitation et les enthousiasmes qu'il suscitait. J'avais eu la chance d'être le créateur dont les phrases trouvaient un écho sensible en l'humanité entière. J'étais chéri de tous, le préféré, le défendu, le protégé de chacun. Les gazettes ne tarissaient pas de compliments et de louanges. Je devins l'auteur adulé, le verbe génial et aussi le plus charmant. J'avais quelques détracteurs aussi, bien sûr, mais ils consolidaient plutôt, par une espèce de contre-courant stimulant, mon ascension aussi haute que brutale. Tout avait été si vite ! Et je ne parvenais pas à saisir comment il se pouvait que je fusse à ce point l'enjeu de tant de passions et d'exaltation. Je n'avais jamais pris le pli de la vanité. Et je n'allais pas, pour l'heure, endosser la fatuité qui était pour le cas, si répandu de ne plus quitter. Je pris l'argent que l'on m'offrait et qui m'avait toujours fait défaut, mais le public enthousiaste et les agents du marketing en seraient pour leurs frais. Mon livre imposé comme un best-seller, moi-même étant désigné comme la perle rare, le dernier-né des écrivains de la nouvelle génération,

incisif, lucide, fragile et vertigineusement humain, je savourais tout de même ma réussite inopinée, dans ma retraite paisible et réservée, sachant mes limites et ma relativité.

Un soir elle arriva. Un soir semblable aux autres soirs, Carole vint frapper à ma porte avec cette expression qui lui était propre, cette mine théâtrale faussement contrite qui voulait signifier : je n'aime que toi. Je suis rongée de remords et je reviens, mais que je décelais tout de suite comme son désir tendu de m'abuser encore une fois. L'émotion que mes écrits avaient fait naître, voulait-elle me faire croire, faisait encore palpiter son joli chemisier à la cadence de sa respiration saccadée. Je saisis alors sur-le-champ qu'elle venait de réaliser ce que j'avais imaginé si intensément autrefois dans mes instants de rêveries exaltées. Elle venait, à moi qu'elle avait abandonné, me débiter ses remords, son chagrin et ses espoirs de me retrouver, prête à trahir, une fois encore mais en inversant les rôles, son dernier amant officiel.

Tu me dégoûtes, me disais-je, tu es pitoyable et répugnante. Sans honte, sans un regret, gonflée d'assurance, indécrottablement sûre de toi en qui tu ne doutes pas un seul instant, tu viens uniquement tenter de rafler les moindres miettes dont tu pourrais t'emparer. Tu n'es qu'une vipère, une espèce d'araignée venimeuse...

- Bonjour, fit-elle avec sa mine de circonstance, je voudrais qu'on s'embrasse.

Jusqu'où irait-elle ? J'étais fasciné par la répulsion qu'elle engendrait en moi mais je voulais toucher du doigt, une dernière fois, les manœuvres grossières de ce reptile qui avait pu, je ne savais comment, autrefois enchanter mon âme. Je l'embrassai donc sans marquer d'hostilité et elle entra comme si jamais rien ne nous avait séparé. Elle alla s'asseoir sans que je l'y eus invité et se débarrassa même de ses chaussures, convaincue sans doute, en poufiasse qu'elle était, qu'elle venait en familière. Elle ne doutait pas un seul instant d'être

en territoire conquis. Ses grands yeux clairs ne me quittaient pas, rayonnants du ravissement que ma présence suscitait !

Même si jamais rien ne m'avait échappé de ses lâchetés passées, mon regard était toujours demeuré indulgent en face d'elle, mais les temps avaient changé. Je l'observais donc, avec affichée, la même expression candide qu'autrefois et elle commença d'exécuter son rôle et de dégoïser ses boniments.

- C'est fou ce que tu as fait ! débuta-t-elle avec son emphase coutumière. Je ne croyais pas que tu m'aimais autant ! Ce livre est génial. Je savais bien au fond que tu étais différent des autres, j'avais deviné la première ce que tu valais. Mon amour ! fit-elle soudain, des larmes naissant presque dans les yeux.

Elle continua et lâcha vite tous ses atouts :

- Si je reviens, ce n'est pas parce qu'à présent tu as réussi. Ne crois pas ça, non ! C'est parce que je viens de découvrir à quel point tu tenais à moi et auquel je n'avais pas cru. Pardonne-moi tout le mal que j'ai pu nous faire sans le savoir. Je ne voulais pas, je ne savais pas...

Elle s'avancait vers moi, le visage abandonné, repent. Je la retrouvais brusquement toute entière, si jolie. Je n'aurais eu qu'un geste à faire. Je l'avais aimée, Carole, malgré ses caprices et ses exigences. J'étais passé sur tout ça pour ne voir et n'accepter qu'un être dans sa totalité. J'aurais pu tendre la main, mais la voix qui pense en moi, qui raisonne, qui analyse, savait. Elle dit : « Elle ment, tu le sais parfaitement. Si tu ne parviens pas à vaincre l'image que tu as créée, tu es irrémédiablement perdu. »

- Je n'ai pas écrit ce livre pour toi. Il n'était qu'une mise au point personnelle.

Elle n'écoutait pas, cela ne l'intéressait pas, seul comptait son objectif, se faire accepter, REVENIR. Elle se leva et s'approcha encore. Son parfum afflua et le souvenir s'insinua, mais j'étais déterminé, tout mon être était tourné dans un sens qui était de lui résister, lui

RESISTER... Ne pas ployer, ne pas rompre, tenir comme des barreaux d'acier, de l'acier trempé inaltérable. J'aurais peut-être pu finir par l'entendre, finir par pardonner et ne pas la rejeter, mais elle était terriblement imbue d'elle-même et capricieuse. J'étais parvenu, pour soutenir ses assauts, à immobiliser ma pensée sur le verrouillage sophistiqué et inviolable du sas d'un coffre-fort. L'évidence de mon invulnérabilité s'imposa sûrement à elle car elle ne prit plus la peine de poursuivre longtemps sa comédie. Elle abandonna ses poses, ses battements de cils, ses ruissellements ; elle se redressa fièrement, les larmes sèches et m'accusa alors :

- Je te reconnais bien là, insensible et hypocrite, tu sais bien tisser tes mensonges. Espèce de salaud...

Carole s'était toujours conduite de cette façon. Lorsque ses minauderies ne lui permettaient plus de parvenir à ses fins, elle faisait volte-face et laissait percer au grand jour sa personnalité hargneuse, coléreuse, et ses ruses se dissipaient alors comme un brouillard. Elle était, dans ses motivations, méprisable au plus haut degré et sans aucune circonstance atténuante.

Sa charmante visite, par une déplorable coïncidence, était un peu tardive hélas, pour que je pusse croire en son désintéressement. Il n'était plus rien qu'elle pût inventer qui parviendrait à me convaincre. La page entre nous était définitivement tournée et son retour intempestif n'avait réussi qu'à me conforter dans l'opinion que j'avais d'elle qui était qu'elle n'était qu'une profiteuse et une calculatrice. Heureusement que sa cupidité n'avait d'égal que sa grossièreté et son incurable bêtise car, sans doute, elle aurait été assurée d'un avenir prometteur parmi les grands de ce monde. Il ne nous restait maintenant que bien peu de choses à échanger, si ce n'était peut-être, le registre des invectives que je souhaitais à tout prix éviter.

Je lui lançai :

- Tu n'es plus rien pour moi depuis longtemps. Tu n'es qu'un parasite. Va-t-en !

Elle demeura muette, comprenant que toute tentative était vaine. Nous nous dévisageâmes quelques longues secondes silencieuses, mesurant l'autre, appréciant ses ressources, évaluant le rapport des forces. Je ne l'aimais plus. Tout était bien terminé, vécu, oublié. Elle baissa les yeux, fila vers la porte, s'empara du volume dans son sac à main et le projeta violemment dans la pièce. Le livre vint fracasser une lampe puis s'affala contre la cloison.

Ce fut la première conséquence de la renommée qui embrasait ma vie.

Puis, le regard des êtres qui m'avaient connu jusqu'à ces jours de réussite devint à partir de cette période, pollué, corrompu d'une convoitise malsaine, d'attentions troubles, d'espoirs intéressés. Ce succès littéraire inespéré se révélait amère et je me défiai de cette faveur qui me trahissait indignement. Je reniai mes anciens attachements, les amitiés d'avant ma métamorphose, pour ne plus subir leur servile complaisance. Je ne désirais pas de pantins suspendus au moindre de mes souhaits, occupés uniquement à m'être agréable pour bénéficier de mes faveurs. Je ne voulais pas de courtisans qui concocteraient des fourberies, des manigances et des hypocrisies. Je refusais d'être le roi de ma propre cour des miracles. Je les rejetais tous, sans distinction, tous ceux qui me liaient au passé, pour ne pas risquer de laisser se glisser un seul traître. Même Thomas fut expédié, Thomas qui m'apportait sa paire de lunettes noires promises et son amitié mielleuse. Oui, je doutais de tous. J'étais devenu l'outre à purger, la cible des escrocs de tous horizons et des crapules de toutes espèces. Je me méfiais de chacun et découvrais toutes leurs ruses surnoises pour tirer profit de moi-même. J'avais discerné leurs regards délicats et tellement affectueux. Je ne supportais plus leurs mines, leurs courbettes, leur soumission, leur lâche servitude emprunte d'égards. Je les renvoyai tous, tous autant qu'ils étaient, les vilains petits singes.

J'exécutai une nouvelle naissance et me retrouvai seul, tout à fait seul, complètement seul, comme je ne l'avais jamais été auparavant, dans mon monde neuf de déraciné et de parvenu. Au moins je ne douterais pas de la sincérité de mes prochaines rencontres futures, je serais fixé quant aux sentiments et aux intérêts qui les animeraient véritablement... Je saurais avec certitude leur cupidité qui les ferait me fréquenter. J'avais tout perdu, mes anciens amis que je découvrais sous un jour malsain ainsi que ceux que l'avenir aurait pu me réserver. Je ne voulais pas connaître la faune littéraire, les groupements de la société en vue, le gratin. Je ne voulais rien partager avec un monde dont je n'étais pas.

N'en pouvant plus et pour mettre fin à mes doutes, à la fausseté et au mensonge, je partis m'établir à l'étranger, en Irlande. J'ai rompu à ce moment là avec tout le monde, abandonnant brusquement et irrévocablement toute une partie entière de ma vie. J'avais vingt huit ans. Maintenant j'en ai cinquante six, avec des piles de romans derrière moi, et je me souviens de cette période où ma vie fut renversée de fond en comble.

Les gens d'ici m'ont favorablement accueilli. Je me sens bien parmi eux. Ils me prennent pour un simple retraité en quête d'espace et de tranquillité. Pour rien au monde je ne les démentirais. Maintenant je sais qu'il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont.

La mer est immense et la terre presque autant. Le matin, je sors prendre l'air, le vent est sauvage et le paysage paisible. Je contemple les bateaux qui glissent vers le bout du monde, lentement.

Entre deux livres, je peins, des toiles qui ne sont pas destinées à la postérité. C'est Isabelle qui m'en a donné le goût. Je l'ai rencontrée ici. Sur le continent, ses acryliques atteignent des sommets inouïs dans le microcosme de l'art contemporain. Isabelle est blonde, elle a les yeux bleus mais elle n'écrit pas, elle n'a jamais essayé... seulement des mots tendres...

Nous avons trouvé le secret du bonheur : nous n'avons rien à nous prouver, ni à l'un, ni à l'autre, et surtout pas à nous même.

## TABLE

Le pari .....	5
Lettre à une courtisane .....	10
Lettre à un gentilhomme .....	15
La noce .....	20
Retour aux sources .....	24
Un véritable ami .....	32
Renaissance .....	40